

Les derniers jours de Lamarck

Sa mort

Sa Philosophie morale

PAR J. COSTANTIN

Une doctrine comme celle de Lamarck qui vient d'être exposée (1) était trop subversive pour plaire à un autocrate comme Napoléon. Elle avait été ébauchée en 1802, mais elle était restée ignorée du grand public. Avant 1809, Lamarck paraît assez apprécié du gouvernement impérial. Il avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur à l'époque de la création de cet ordre, en même temps d'ailleurs que tous les professeurs du Muséum. A titre d'enfants d'un légionnaire, deux de ses fils furent pensionnaires dans des lycées (Auguste au lycée Napoléon et Aristide au lycée de Rouen) (2); une de ses filles, Eugénie, fut admise à la maison de la Légion d'honneur à Écouen.

Lors de la fondation de l'Université impériale, il fut nommé à la Faculté des sciences, par arrêté du 14 mars 1809, professeur surnuméraire « pour y faire un cours de zoologie ». Il était autorisé « à confier une partie de son enseignement à M. Duméril, qui prendra le titre de professeur adjoint » au Muséum.

Cuvier, qui est alors vice-recteur, réunit les professeurs nouvellement nommés à la Faculté des sciences, le 17 avril 1809, afin de savoir s'ils acceptent officiellement de remplir les charges qu'on leur offrait. Lamarck demande quelques jours pour donner sa réponse. Il écrit le 18 avril en exprimant sa profonde reconnaissance d'avoir été nommé « l'un des professeurs de l'École normale »; il renouvelle à Cuvier toute sa sensibilité pour l'influence qu'il a bien voulu avoir dans cette nomination. Les regrets de ne pouvoir accepter « un titre si honorable, dit-il, sont inexprimables »; mais il invoque, pour expliquer son refus, « l'extrême faiblesse de ses forces physiques et l'état habituel de sa mauvaise santé ». Il avait soixante-cinq ans.

Doit-on dire qu'il ne se sentait pas capable de faire les recherches nécessaires pour mettre au point un cours digne des élèves auxquels il devait s'adresser? Il fut remplacé par

(1) Dans un ouvrage inédit sur Lamarck.

(2) Les deux aînés (Auguste et André) passèrent par l'École polytechnique.

Étienne-Geoffroy Saint-Hilaire. Giard dit que cela est regrettable ; il déplore qu'il n'ait pu répandre ses idées parmi la jeunesse et agir sur elle ; il oublie qu'un enseignement aussi peu classique que le sien eût été étroitement surveillé : l'École normale d'alors était un séminaire laïque que Napoléon créait pour en faire un instrument apte à façonner les esprits comme il l'entendait. Lamarck sentit le danger qui allait se présenter pour lui s'il acceptait, aussi n'hésita-t-il pas à refuser.

C'est peu après que parut la *Philosophie zoologique*, et l'orage qui grondait sur sa tête éclata dans la réception impériale. Évidemment un pareil esclandre eut un grand retentissement, et Lamarck, à partir de ce moment, fut tenu en suspicion. Jamais il n'avait beaucoup fréquenté les antichambres des ministres, ni les réceptions officielles : l'intrigue n'était pas son fort. Il travaillait énormément, toujours levé à cinq heures du matin, heureux au milieu de ses coquilles, enthousiasmé par les grandes idées qui hantaient son cerveau et qu'il croyait justes. Il se résigna silencieusement à sa disgrâce, multipliant les mémoires de systématique qui ne pouvaient inquiéter personne.

Lorsque la chute de l'Empire arriva, en 1814, il eut, comme tous ses collègues, de graves inquiétudes pour le Muséum, car, malgré la promesse du czar Alexandre, des logements militaires furent installés dans l'établissement, et il y eut une panique parmi le personnel. Humboldt, prévenu par Cuvier, alla immédiatement trouver le comte de Goltz, commandant prussien de la ville de Paris, et obtint pour le Muséum l'exemption du logement : le péril fut donc éloigné pour cette fois.

En 1815, le 7 juillet, l'armée prussienne (division Jagow) vint camper près du pont d'Austerlitz ; « des désordres de la part de soldats prussiens ayant eu lieu et paraissant devoir devenir très sérieux », le directeur réclame encore l'intervention de Humboldt. Celui-ci écrit : « A Messieurs les Professeurs du Muséum : le prince Guillaume de Prusse (Guillaume I^{er}) m'a promis ce soir de faire respecter les approches de votre superbe établissement », et une affiche en français et en allemand est apposée au Muséum ordonnant à tous les militaires prussiens : 1^o de ne pas toucher aux objets des collections ; 2^o de ne pas s'approcher des animaux de la ménagerie et encore moins de les exciter. Mais le 25 juillet, à une heure du matin, les Prussiens ont braqué un canon dans la demi-lune sur le pont d'Austerlitz débaptisé depuis le 10. « Des rixes sanglantes ont eu lieu, des soldats prussiens en état d'ivresse ont été jetés dans la Seine, et le gouverneur de Müfling prend des mesures en conséquence » (Hamy). Heureusement encore, cet incident n'a pas eu de suites, mais par contre les collections furent menacées, notamment celle des coquilles, qu'affectionnait si fort Lamarck. Des commissaires, envoyés par les puissances, vinrent réclamer les « collections enlevées un peu partout depuis vingt-trois ans par les armées de la République et de l'Empire, rapportées en France ». Le plus acharné de ces commissaires est le Dr Brugmans, pour les Pays-Bas, qui réclame le Cabinet du Stathouder, enlevé en 1793, c'est-à-dire la collection précieuse entre toutes pour Lamarck. Humboldt, sollicité par Cuvier, s'interpose ; Brugmans s'adoucit. Le Muséum conservera les pièces principales de la collection du Stathouder (qui avaient été étudiées et décrites par le grand conchyliologue) et donnera en échange dix mille objets intéressants qu'il a en double et en triple. Grâce à cette négociation, un gros chagrin fut évité à Lamarck.

Nous avons un écho de ses derniers cours pendant la Restauration. Sainte-Beuve, qui a été certainement un de ses auditeurs assidus (1), a précisé dans son roman *Volupté*, publié en 1834, le caractère de son enseignement. Son héros prend un curieux intérêt aux théories du vieux savant : « Je fréquentais, plusieurs fois par semaine, au Jardin des Plantes, les cours d'histoire naturelle de M. de Lamarck : cet enseignement, dont je ne me dissimulais d'ailleurs ni les paradoxes hypothétiques, ni la contradiction avec d'autres systèmes plus positifs et plus avancés, avait pour moi un attrait puissant par les graves questions qu'il soulevait toujours, par le ton *passionné* et presque *douloureux* qui s'y mêlait à la science. » Il montrait une hostilité philosophique particulièrement vive contre le déluge et la création génésiaque. « Sa conception des choses avait beaucoup de simplicité et de tristesse. Il construisait le monde avec le moins d'éléments, le moins de crises et le plus de durée possible. Une longue patience aveugle, c'est son génie de l'Univers. Une fois admis ce pouvoir mystérieux de la vie, aussi petit et aussi élémentaire que possible, il le supposait se développant peu à peu avec le temps ; le bescin sourd, la seule habitude dans les milieux divers faisant naître à la longue les organes contrairement au pouvoir constant de la nature qui les détruisait. J'aimais ces questions d'origine et de fin, ce cadre d'une nature morne, ces ébauches de la vitalité obscure. Ma raison suspendue et comme penchée à ces limites jouissait de sa propre confusion. J'étais loin, assurément, d'accueillir ces hypothèses par trop simplifiantes, cette série uniforme de continuité que réfutait, à défaut de ma conscience, mon sentiment abondant de création et de brusque jeunesse, mais les hardiesses de l'homme de génie me faisaient penser. »

Pendant la Restauration, la vie du Muséum reprit sa marche normale, mais les sciences naturelles, d'une façon générale, étaient suspectes. Le directeur Cuvier était trop habile pour ne pas savoir conquérir les faveurs du pouvoir. Il y réussit vraisemblablement en tenant Lamarck en quarantaine. Honni du Gouvernement, ce dernier fut oublié par la fortune. Il fit des placements aventureux qui se terminèrent par un désastre. On se rappelle que, lors de son second mariage, il acheta, à l'aide de la dot de sa femme, une propriété dans le pays de Bray (dans l'Oise), à Héricourt-Saint-Samson. Il eut des difficultés très grandes pour achever de payer son bien et surtout pour se le faire livrer. Pour arriver à s'acquitter, il fit estimer par des experts sa collection personnelle, qui s'était accrue d'une manière extraordinaire (le chiffre de 33 000 livres en numéraire fut indiqué). Étranger aux questions d'intérêt, il proposa de livrer sa collection personnelle au Muséum (c'est-à-dire à l'État) pour 5 000 francs. Plus tard, après les désastres financiers, il fut obligé de se défaire de sa propriété d'Héricourt-Saint-Samson.

Ses nombreuses publications n'avaient pas contribué à l'enrichir. Ses *Annuaires météorologiques* se vendaient très bien cependant ; ce sont peut-être ses seules œuvres qui aient eu du succès. A la suite de l'interdiction de Napoléon, il en cessa brusquement la publication : ce fut une raison sérieuse pour qu'il vît s'accroître encore ses embarras. Dans les dernières années de sa vie, il fut réduit à son maigre traitement du Muséum pour vivre avec ses filles. Il prélevait encore là-dessus les frais d'impression de ses derniers ouvrages.

(1) Sainte-Beuve est né en 1804 ; il peut avoir suivi les cours de Lamarck vers 1820-1824.

C'était la gêne, la pauvreté et, comme conséquence, l'abandon. Une preuve décisive qu'il était dans le besoin, presque dans la misère, c'est le geste de l'Académie des sciences qui décida de lui faire parvenir des jetons de présence, bien qu'il fût incapable d'assister aux séances (décision de 1825).

La cécité en même temps que la faiblesse due à l'âge l'empêchaient de sortir. Sa vue s'était affaiblie par l'usage abusif du microscope quand il étudiait les infiniment petits. Cette infirmité fut d'autant plus terrible qu'elle frappait un vieillard robuste, jouissant d'une forte santé. A partir de 1818, l'altération de ses yeux le rendit irrégulier (lui qui était la régularité même) aux assemblées des professeurs du Muséum. Il vint cependant pour présenter à ses collègues le cinquième volume de son *Histoire naturelle des animaux sans vertèbres* (15 juillet 1818), puis le sixième (31 août 1819) et le septième (10 septembre 1822). Ces dates, témoignages de son infatigable labeur, méritent d'être conservées par l'histoire. Sa dernière apparition à l'assemblée (11 juillet 1828) eut lieu un peu plus d'un an avant sa mort.

Certains de ses biographes, en mentionnant l'abandon dans lequel il vivait, ajoutent que les étrangers qui, par hasard, le visitaient, s'étonnaient de voir dans quel dénuement vivait un si grand savant qui était la gloire de son pays. Ils ignoraient ou ils oubliaient combien cet homme était suspect pour les pouvoirs publics. On faisait autour de lui la conspiration du silence. Les plus indulgents de ses collègues du Jardin des Plantes le tenaient pour atteint de folie, au moins d'une folie sénile.

Cependant ses amis, qui l'appréciaient (peut-être pas toujours à sa juste valeur), Étienne-Geoffroy Saint-Hilaire, Latreille (qui avait été son aide naturaliste et qu'il aimait comme un fils), Blainville (ami sincère mais qui n'admettait pas ses idées maîtresses), admiraient son courage devant la mort qui approchait et sa gaieté inaltérable malgré la perte de la lumière, ce bien ineffable. Tous parlaient de l'agrément de son commerce scientifique, de sa chaleureuse vivacité, de sa bonne foi, de sa conviction profonde. Même au cours des conversations qu'il avait avec ses amis, ses méditations continuaient ; aussi écoutait-il peu les arguments de ses interlocuteurs. Au fond, ses idées seules comptaient pour lui.

Sa doctrine était tout : les tracasseries matérielles, les soucis journaliers n'existaient pas pour un tel esprit ; sa famille avait dû se plier devant ses croyances, et son fils aîné, malgré son respect, a exhalé une plainte après sa mort : « Sans doute, il est beau de se dévouer à la science sans aucune vue d'ambition de fortune, mais c'est à la condition que les intérêts de la famille n'en souffriront pas. » Auguste a redouté pour lui-même évidemment l'ostracisme qui pesait sur son père. « La moralité de M. de Lamarck, dit Blainville, toute d'instinct, était connue. Il n'est personne, parmi ceux qui ont eu l'avantage de vivre et de causer avec lui, qui n'ait admiré sa véritable philosophie ; au milieu des soucis que devait lui causer une position peu aisée avec une nombreuse famille, sa sérénité était toujours entretenue par le bonheur qu'il cherchait et puisait dans la science. »

« Je connais à peu près d'avance, dit Lamarck quand il expose les motifs qui l'ont conduit à publier ses *Recherches sur l'organisation des corps vivants* (1802), ce qui, pour le présent, doit résulter de mes efforts pour faire connaître quelques vérités importantes que

je suis parvenu à découvrir. Mon but, néanmoins, sera complètement rempli dès que je les aurai consignées. »

On pourrait penser, en lisant ce qui précède, qu'il était bouffi d'orgueil et d'infatuation ; mais tous ceux qui l'ont bien connu s'accordent à dire qu'il était la modestie même. Il se faisait d'ailleurs peu d'illusion sur le succès de ses idées. « Les hommes, dit-il, qui s'efforcent, par leurs travaux, de reculer les limites des connaissances humaines savent assez qu'il ne leur suffit pas de découvrir et de montrer la vérité qu'on ignorait, et qu'il faut encore pouvoir la répandre et la faire connaître ; or, la raison individuelle et la raison publique, qui se trouvent dans le cas d'en éprouver quelque changement, y mettent en général un obstacle tel qu'il est souvent plus difficile de faire reconnaître une vérité que de la découvrir. »

Il cherchait l'oubli de sa solitude et de ses tristesses dans la musique, qu'il avait toujours aimée.

Il consacra les derniers éclairs de sa pensée à un examen de conscience philosophique (1). A la veille de la mort, alors qu'il sait qu'il n'a rien à espérer et rien à redouter des puissants, il affirme nettement sa croyance très ferme au « suprême auteur des choses », mais il le relègue dans un lointain inaccessible. La puissance de cet être grandiose et mystérieux se trahit cependant par ce qu'il appelle la Nature, c'est-à-dire par les lois inflexibles qui se manifestent dans l'univers. Cuvier l'a traité de panthéiste (2) ; Le Dantec le qualifie de moniste (3) ; d'autres le rangent parmi les dualistes ou les déistes peu orthodoxes : je laisse aux philosophes le soin de le classer. Il a quelques idées subversives et troublantes : il nie formellement la liberté, n'admet ni bien ni mal dans la nature. Cependant il cherche à édifier une morale sociale fondée sur la solidarité. Il insiste sur le rôle capital de la connaissance, sur le faux savoir, sur les abus de pouvoir des tyrans qui persécutent ceux qui peinent sur la route du vrai. Il formule des règles de conduite fondées : 1^o sur la force morale qui soutient l'homme laborieux, que la longueur d'un travail utile ne rebute pas ; 2^o sur le courage de celui qui, connaissant le danger, s'y expose lorsqu'il sent que cela est utile (4) ; 3^o sur l'amour de la sagesse, c'est-à-dire l'amour de la vérité en toutes choses, la modération dans les désirs, l'indulgence, la tolérance, l'humanité, la bonté envers les autres, l'amour du bien public, le mépris de la mollesse, la résignation. « Ces règles de conduite, dit Bourgain, nul ne les observa mieux que Lamarck. Il fut l'homme courageux qui ne déserte pas un poste dangereux quand le devoir l'y retient ; l'homme laborieux qu'aucune difficulté ne rebute ; l'esprit chercheur, ferme dans ses convictions, tolérant pour les opinions des autres ; l'homme simple, modéré en toutes choses, ennemi de la

(1) LAMARCK, *Système analytique des connaissances de l'homme* 1820.

(2) CUVIER, *Hist. sc. nat.* Leçons faites au Collège de France (recueillies par MAGDELEINE DE SAINT-AGY, III, p. 85, 1841).

(3) LE DANTEC, *Les limites du connaissable*, p. 38.

(4) Allusion au combat de Willingshausen, où il brava la mort. Il arrivait de son village, à dix-sept ans, muni d'une lettre de recommandation pour M. de Lastic, colonel du régiment de Beaujolais, sans aucune instruction militaire. Dans la dernière guerre, nos enfants, glorieusement tombés pour la France, avaient toujours une forte instruction guerrière, même lorsqu'ils étaient destinés à tomber dans leur première garde dans les tranchées et leur première attaque. Ce fut le cas de mon fils René Costantin, simple soldat au 45^e de ligne, élève de l'École Normale supérieure, agrégé des sciences physiques, croix de guerre avec palme et médaille militaire, tué et disparu au combat de Mametz (près de Bazantins, village natal de Lamarck), le 18 décembre 1914. Le jour où cette dernière date et celle de la mort de Lamarck (18 décembre 1829) se sont rapprochées dans mon esprit, j'en ai été très troublé. J'ai travaillé une partie de ma vie pour Lamarck ; un destin mystérieux semble avoir voulu établir un lien entre mon fils et le grand naturaliste, héros de Willingshausen.

mollesse, dévoué au bien public, impassible contre les atteintes de la fortune, les souffrances, les attaques injustes et passionnées. »

L'heure de la mort approchait. Il avait heureusement, pour lesoutenir dans ces moments graves et difficiles, l'affection et l'admiration de ses deux filles. « Cornélie l'accompagnait, dit Landrieu, pendant ses heures de promenades, et, quand il ne put plus quitter la chambre, elle s'y confina, elle aussi. Cuvier raconte qu'à la mort de son père elle fut, à sa première sortie, incommodée par l'air frais auquel elle n'était plus accoutumée. »

« A la mort de leur père, les deux filles restèrent sans ressources ; l'assemblée des professeurs-administrateurs du Muséum fit quelques efforts pour améliorer cette situation : à l'unanimité, elle demanda au ministre de l'Intérieur le transfert de la pension de Lamarck sur la tête de sa fille aînée, et elle désigna la cadette, M^{lle} Cornélie Lamarck, pour remplir un modeste emploi devenu vacant au laboratoire de botanique », avec le salaire de 1 000 francs par an.

Le 18 décembre 1829, Lamarck expirait. Il fut enterré sans pompe ; seules les grandes et nobles paroles de Latreille et de Geoffroy Saint-Hilaire rehaussèrent la cérémonie. La pauvreté du grand savant était telle qu'on ne put le déposer dans un tombeau définitif. Une concession temporaire fut prise au cimetière Montparnasse pour recevoir son corps. Au bout de cinq ans, ses ossements furent transportés dans la fosse commune. Ils sont évidemment mélangés maintenant dans les catacombes parisiennes avec la cendre de tant d'autres malheureux dont les noms doivent rester à jamais ignorés.

Lamarck nous apparaît ainsi comme un saint laïque dont le nom évoque celui de Spinoza et qui mérite, par l'injustice du sort durant sa vie et devant sa mort, d'être rapproché du soldat inconnu qui repose sous l'arc de triomphe. Il a été le soldat méconnu de la vérité et, comme tant de victimes glorieuses de la dernière guerre, il est sans sépulture.
